

ta vie par l'observation que tu aurais pu faire, que les êtres se détruisant les uns les autres, ils se retrouvent toujours à peu près constamment dans la même proportion partout.

Ernest. — Sapristi ! Edmond, tu me fais marcher de montagne en montagne. Il arrivera un moment où je ne te pourrai plus suivre. — Non, je n'ai jamais remarqué ce que tu me dis là.

Edmond. — Eh bien, mon cher, pour le remarquer, tu n'as qu'à jeter les yeux autour de toi, de toutes parts. Vois-tu comme la vie est immense ? Vois-tu comme toute la matière animée se nourrit ? Vois-tu comme les végétaux par leurs racines dans la terre et par leurs rameaux dans les airs demandent incessamment des sucs à absorber et à boire ? Vois-tu comme les animaux à leur tour se précipitent sur les végétaux et broutent l'herbe, et mangent les fruits et rongent les broussailles, les écorces d'arbres et les feuilles ? Vois-tu surtout comme des animaux sont féroces, insatiables, cruels ? comme ils s'entre dévorent ? comme ils se détruisent ? Vois-tu cela Ernest ? Vois-tu cela ? Ernest. — Oui parbleu, c'est visible je le vois.

Edmond. — Eh bien, maintenant, je te le demande, naturellement parlant et abstraction faite de toute intervention quelconque, ne serait-il pas à craindre pour nous, ou bien que les végétaux n'épuisassent l'air et la terre, ou bien que les animaux ne fissent disparaître les végétaux, ou bien encore que les animaux eux mêmes, ne s'annihilassent les uns les autres ? Ne serait-il pas à redouter au moins que la vie ne prit quelque part des développements indéfinis en faveur de certaines espèces végétales ou animales qui se multiplieraient outre mesure et occuperaient toute la terre, pendant que d'autres espèces en disparaîtraient complètement ? Sans doute, si les espèces victorieuses étaient toutes favorables à l'homme, l'homme saluerait avec joie ces grandes révolutions de la nature. Mais qui nous dit que les mauvaises plantes et les animaux nuisibles ne seraient pas les plus favorisés et ne se dresseraient pas contre nous, comme des fléaux universels, destructibles et vengeurs ? Que dirais-tu, Ernest, si tu rencontrais des serpents à chaque pas ? si nos rivières étaient littéralement pleines de crocodiles ou de lézards ? si les lions et les tigres couraient partout dans nos bois et dans nos champs ? Si les insectes formaient à tout instant

des nuages assez épais pour nous dérober la lumière et pour former des couches de plusieurs pieds d'épaisseur en s'abattant çà et là sur le sol ? Tu frémis, n'est-ce pas ? Eh bien, je m'arrête ici, et je t'adjure maintenant de répondre : dis-moi pourquoi il n'en est pas ainsi dans le monde. Il s'est trouvé des philosophes qui ont blâmé Dieu de ce qu'il y avait sur la terre tant de choses pernicieuses et mortelles : dis-moi, toi, pourquoi il n'y en a pas davantage, et pourquoi les insectes, les lions, les serpents et les crocodiles ne nous environnent pas de toutes parts et ne nous tuent pas.

Ernest. — Ce n'est pas moi qui ai posé la question ; ainsi je ne réponds pas ; d'autant plus que la réponse me paraît difficile.

Edmond. — Difficile ! ô homme de peu de foi ! Est-ce que tu ne connais plus la bonté, la puissance et la sagesse de Dieu ? Admire ici, Ernest, admire avec moi l'harmonie de l'univers et l'équilibre constant qui se conserve à travers les siècles entre toutes les parties de la création, et particulièrement entre toutes les espèces vivantes. Il ne s'agit pas entre nous de savoir pourquoi Dieu a mis sur la terre des espèces nuisibles ; quant ce n'aurait été qu'en prévoyance de nos péchés à expier, ce serait une raison assez plausible je pense. La question toutefois est de savoir pourquoi ces espèces nuisibles ne nous envahissent point. Or c'est Dieu, Ernest. C'est la Providence de Dieu qui en est cause. Non pas que je veuille dire que Dieu travaille continuellement à augmenter ou à diminuer certaines influences au dépend de telles autres ; mais parceque, suivant la Sainte Ecriture, le Seigneur a tout disposé d'avance, avec nombre, poids et mesure, avec douceur et avec force. Par quel mystère de pénétration profonde, de sagesse infinie et de puissance sans borne Dieu a-t-il ainsi réglé de toute éternité les relations de chacune des espèces vivantes avec toutes les autres espèces et avec la nature entière, de manière que l'équilibre voulu ne se détruisît jamais ; la chose en vérité, n'est pas facile à dire, Ernest. Ce n'est pas cela, non plus que j'ai voulu t'expliquer. J'ai voulu seulement te faire voir le doigt de Dieu dans un des plus grands bienfaits dont jouit l'humanité. En ai-je dit assez ? Et comprends-tu maintenant pourquoi les oiseaux dévorent les insectes ?

Ernest. — Oh ! oui : oui : je comprends. La lumière s'est faite dans mon

esprit. Ainsi c'est comme si Dieu lui-même se servait des bonnes espèces pour diminuer les mauvaises ; et parceque dans ses desseins éternels, il trouve bon que nous ayons à lutter contre ces dernières ; en vertu de l'harmonie universelle qu'il a établie, celles-ci ne disparaissent jamais complètement.

Edmond. Oui, parfaitement. C'est cela. Et c'est pourquoi il y a des oiseaux insectivores, pourquoi il y a des animaux carnassiers, pourquoi la baleine, entre autre n'a qu'à ouvrir dans la mer son énorme gueule, pour y recevoir les petits poissons, les mollusques, les zoophytes qui s'y engloutissent continuellement par milliers. Et quand ces causes ne suffisent pas, il en intervient encore d'autres, selon la loi imposée par Dieu. Ainsi des hivers rigoureux détruiront des quantités innombrables d'insectes ; et les hommes eux mêmes, en abattant les forêts et en agrandissant leurs villes, repousseront au loin les bêtes féroces et s'opposeront invinciblement à leur multiplication.

Ernest. — Oh ! que le bon Dieu est donc bon pour nous ! Comme il pousse loin sa tendresse et sa sollicitude à l'égard des hommes ! Il semble partagé, il ne sait que faire. Il voudrait nous faire gagner le ciel et il voudrait nous le donner pour rien. Oh ! si nous y pensions toujours !

Edmond. — Oui, certes, si nous y pensions toujours ! D'abord nous ne l'offenserions pas tant. Et quant à ce qui regarde les végétaux et les animaux, nous travaillerions pour nous-mêmes conjointement avec Dieu dans la protection de ce qui nous est utile, et dans la destruction de ce qui nous est contraire. Ainsi personne ne tuerait plus jamais les oiseaux ! O insensés que nous sommes, combien de fois ne nous arrive-t-il pas, dans l'ordre naturel comme dans l'ordre surnaturel, de contrecarrer les desseins les plus favorables de Dieu à notre égard et même si nous voulions qu'il nous fit du bien malgré nous !

(à continuer.)

Un ami du Collégien nous communique l'extrait suivant d'une lettre reçue par lui du Révérend Mr. St. Onge qui voyage actuellement en Europe. Nous espérons que le bien-aimé voyageur nous reviendra bientôt avec une santé parfaite. En attendant l'heu